CRITIQUE, opéra (en version de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 19 avril 2026. C. Hilley, B. Mulligan, S. Youn, R. Nash… Orchestre Philharmonique de Rotterdam, Yannick Nézet-Séguin (direction)

Après *L'Or du Rhin* et *La Walkyrie*, Yannick Nézet-Séguin poursuit sa tournée européenne dédiée au cycle du *Ring de* Richard Wagner, en s'intéressant cette fois à l'anti-héros *Siegfried*. Un plateau vocal de premier plan reçoit un triomphe mérité sous les ors du Théâtre des Champs-Elysées.

Souvent considéré comme l'opéra le plus complexe à appréhender du *Ring, Siegfried* (terminé en 1871 mais seulement créé en 1876) surprend par la variété de ses harmonies orchestrales, en particulier son premier acte dévolu aux sournoiseries entre le héros et son père adoptif. Tout chef ne peut que se régaler de l'exploration ténébreuse des manigances de Mime, où Wagner fait ressortir les graves de son orchestration, tandis que le récit initiatique de Siegfried laisse davantage de place à la naïveté de ses lignes brutes. Si le personnage principal peut dérouter par son arrogance et son impulsivité (lui qui se dit « sot et sans peur »), il fascine également par sa capacité à

ressentir la nature autour de lui, à travers de magnifiques scènes descriptives de dialogue avec les oiseaux au II, avant que la révélation de l'amour pour la Walkyrie ne lui ouvre des horizons radieux, au III. Le duo conclusif trouve ainsi une expansivité à laquelle Wagner s'est jusqu'alors refusé, laissant la mélodie embraser les élans des deux tourtereaux. Le mémorable thème final est repris dans *L'Idylle* de Siegfried, un poème symphonique pour orchestre de chambre composé en 1870 pour l'anniversaire de sa femme Cosima.

Le chef québécois **Yannick Nézet-Séguin** (né en 1975) marque une nouvelle fois les esprits en tournant le dos à une tradition germanique plus architecturée, en allégeant sensiblement les textures pour mettre en valeur la fluidité des enchaînements, aux rebonds vifs et sans *vibrato*. Cette agilité féline est suivie par la discipline admirable de l'**Orchestre Philharmonique de Rotterdam**, entièrement acquis à la lecture de son ancien chef principal (entre 2008 et 2018). Comme pour les concerts précédents, le plateau vocal réuni autour de lui comble ô combien les attentes – ce qui reste une gageure pour ce répertoire nécessitant des voix hors normes. Ainsi du spécialiste du rôle-titre **Clay Hilley** (Siegfried), déjà entendu à Bayreuth en 2023 (voir notamment *Tristan et Isolde*), qui impose une endurance à toute épreuve pour braver l'éclat requis. Le ténor américain sait aussi trouver des phrasés pétris d'humanité dans la sobriété des *piani*, notamment en voix de tête, sans parler de sa diction proche de la perfection.

On aime aussi le Mime dramatiquement incarné de **Ya-Chung Huang**, qui n'a pas son pareil pour faire vivre le *brio* fantasque de son personnage. Les interprètes ont fait le choix bienvenu d'une version de concert d'une belle vitalité, en suivant chaque péripétie à la lettre. A ce jeu-là, le ténor taïwanais se distingue, en faisant valoir l'expérience scénique acquise lors de son passage dans la troupe de la *Deutsche Oper Berlin* (entre 2018 et 2024). Son Mime plus

chantant qu'à l'accoutumée bénéficie de sa maîtrise technique sur toute la tessiture, particulièrement son médium superlatif. Comme pour le volet précédent, **Brian Mulligan** fait valoir un Wotan de grande classe, entre qualités d'articulation et art de la déclamation, malgré un léger manque de graves par endroits. Remplaçante de Tamara Wilson, **Rebecca Nash** donne un large *vibrato* à sa Bruñnhilde, à la composition d'une fragilité troublante, à même de rendre crédible les ambivalences de son rôle. La voix ample et soyeuse de **Wiebke Lehmkuhl** (Erda) nous régale d'un timbre splendide, d'une superbe résonance, tandis que la basse profonde de **Soloman Howard** (Fafner) impose la présence physique idoine. Très à l'aise au niveau interprétatif, **Samuel Youn** (Alberich) accentue à merveille les outrances de sa brève intervention, au comique volontairement grotesque. Enfin, malgré une entrée un rien trop timide, **Julie Roset** (Waldvogel) ravit par sa musicalité lumineuse dans les aigus.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 19 avril 2026. WAGNER : Siegfried. Clay Hilley (Siegfried), Ya-Chung Huang (Mime), Brian Mulligan (Wanderer), Samuel Youn (Alberich), Rebecca Nash (Bruñnhilde), Wiebke Lehmkuhl (Erda), Soloman Howard (Fafner), Julie Roset (Waldvogel), Rotterdams Philharmonisch Orkest, Yannick NézetSéguin (direction musicale). A l'affiche du Théâtre des Champs-Elysées le 19 avril 2026. Crédit photographique (c)

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 4 septembre 2025. WAGENAAR / MOZART / DVORAK. Valentin Serban (violon), Orchestre Philharmonique de Rotterdam, Lahav Shani (direction)

Ce 4 septembre, dans le cadre sacré du 27e Festival International George Enescu, la mythique salle de concert de l'Athénée Roumain (*Romanian Athenaeum*) a accueilli l'un des couples artistiques les plus électrisants de la scène actuelle : le prodigieux chef israélien Lahav Shani et son Orchestre Philharmonique de Rotterdam, auxquels est venu se joindre la fine fleur du violon roumain, le formidable Valentin Serban.

Comment évoquer cette soirée sans d'abord s'incliner devant le lieu qui l'a abritée ? L'Athénée n'est pas une simple salle de concert ; c'est le sanctuaire de l'âme musicale roumaine. Sous sa coupole majestueuse, ornée de fresques qui ravissent l'œil autant que l'oreille est comblée, chaque concert revêt une solennité particulière. Les loges circulaires, les dorures étincelantes et la fameuse acoustique, à la fois précise et

enveloppante, font de chaque note une confidence partagée entre les artistes et le public. C'est ici, dans ce panthéon des arts, que la magie a opéré.

Le programme s'ouvrait avec une rareté des plus séduisantes : l'Ouverture *Cyrano de Bergerac* de **Johan Wagenaar**. Sous la baguette incroyablement précise et énergique de **Lahav Shani**, l'orchestre a déployé une palette de couleurs étourdissante. De la verve héroïque du panache de Cyrano à la tendresse mélancolique de Roxane, Shani a sculpté chaque phrase avec une dramaturgie digne des plus grands metteurs en scène. Les cuivres éclatants, les vents espiègles et les cordes voluptueuses ont fait de cette ouverture un spectacle à part entière, une entrée en matière aussi audacieuse que réussie.

Puis vint le moment **Valentin Serban**. Affrontant le délicat et exigeant *Concerto pour violon n°5* en la majeur, K. 219 de **W. A. Mozart**, le jeune violoniste roumain a démontré pourquoi il est considéré comme l'une des étoiles montantes de sa génération. Son jeu, d'une pureté cristalline et d'une élégance naturelle, a épousé parfaitement l'esprit mozartien. La cadence du premier mouvement était d'une intelligence musicale rare, et l'*Adagio* a fait frémir la salle entière par son intensité contenue et son phrasé d'une sensibilité bouleversante. Le *Finale*, pétillant de joie et de virtuosité, a confirmé son immense talent. Mais le public, conquis par son jeune compatriote, a réclamé plus, et a obtenu deux *bis*. D'abord, une plongée dans l'âme roumaine avec une pièce virevoltante de **Georges Enescu** – une démonstration de virtuosité folklorique qui a embrasé la salle, un hommage poignant à la « gloire nationale » dans son propre temple. Puis, dans un contraste saisissant, Serban a offert le *Largo* de la *Partita pour violon seul n°3* en do majeur (BWV 1005) de **J. S. Bach**. D'un archet délicat et d'un son d'une pureté absolue, il a transformé l'Athénée en une chapelle silencieuse !…

Après l'entracte, **Lahav Shani** et le **Philharmonique de**

Rotterdam nous ont offert une interprétation si neuve, si puissante et si émotionnelle de la *Symphonie n°9 « Du Nouveau Monde »* d'**Antonin Dvořák** qu'elle en semblait réinventée. Dans l'*Adagio – Allegro molto* liminaire, les premiers accents dramatiques des cors et des bassons ont installé une tension narrative immédiate. Puis l'explosion de l'*Allegro molto* nous a saisis à la gorge. Le tempo était parfait, alliant une puissance tellurique à une clarté de texture remarquable. Shani a magistralement mis en valeur le dialogue entre les pupitres, construisant une architecture sonore d'une solidité et d'une finesse incroyables. Le *Largo* fut certainement le cœur de la soirée, grâce au célèbre cor anglais, d'une poésie à couper le souffle, qui a chanté sa mélancolie devant un auditorium devenu mutique. Shani a déployé un suspense dramatique intense, chaque crescendo était une vague d'émotion qui venait nous submerger. Les cordes, d'une douceur et d'une profondeur abyssales, ont porté le mouvement vers une contemplation quasi mystique. Absolument grandiose. Le *Scherzo : Molto vivace* s'est révélé être un véritable tourbillon d'énergie et de rythmes dansants ! La précision rythmique de l'orchestre était époustouflante, une mécanique de haute précision au service d'une joie pure et contagieuse. Les contrastes dynamiques étaient saisissants, passant des *pizzicati* les plus délicats aux *tutti* les plus enivrants. Quant au *Finale : Allegro con fuoco*, Shani a lancé le mouvement final avec une furia héroïque et exaltante : c'était un feu d'artifice orchestral, une conclusion d'une puissance et d'une cohérence narratives rares. La reprise des thèmes précédents fut un moment de révélation, et la course vers la coda, d'une vitesse et d'une précision vertigineuses, a soulevé le public de son siège avant même que la dernière note ne se soit éteinte.

La salle, debout, a explosé en ovations. Des *bravi* frénétiques ont salué le génie de Shani, la performance de chaque soliste et la cohésion fabuleuse de l'orchestre. En *bis*, pour calmer les cœurs palpitants, ils nous ont offert une merveille : une

délicate et envoûtante version orchestrale du 6ème mouvement (*Allegretto grazioso*) des *Romances sans paroles* de **Félix Mendelssohn**. Ce fut la caresse après l'orage, un moment de grâce pure et sereine qui a clos une soirée parfaite.

Du grand, du très grand art !

CRITIQUE, festival. BUCAREST, 27ème FESTIVAL ENESCU (Athénée Roumain), le 4 septembre 2025. WAGENAAR / MOZART / DVORAK. Valentin Serban (violon), Orchestre Philharmonique de Rotterdam, Lahav Shani (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 28 septembre 2024. ROUKENS / BARTOK / DVORAK. Orchestre Philharmonique de Rotterdam / Lahav Shani (direction).

Partenaire régulier de la scène du Théâtre des Champs-Elysées, l'Orchestre Philharmonique de Rotterdam fait son retour à Paris sous la baguette de son directeur musical Lahav Shani (né en 1989), qui a pris la succession de Yannick Nézet Séguin voilà déjà six ans. Le chef israélien a depuis multiplié les engagements, à l'instar de son aîné québécois, en prenant les rênes des Philharmoniques d'Israël et de Munich. Mais si Shani est incontestablement un des chefs en vogue du moment, le public parisien a surtout fait le déplacement pour entendre l'éternelle prodige du piano qu'est Martha Argerich (née en 1941) : on se surprend toujours à redécouvrir son âge vénérable, tant le temps ne semble avoir aucune prise sur son art.



Martha Argerich © Adriano Heitmann

C’est peu dire que l’Argentine n’a rien perdu de son piano véloce et fougueux, qui concentre immédiatement l’attention dès les premières notes du *Troisième Concerto* (1945) de **Bartók**. Si cet ultime *opus* n’est pas réputé pour être le plus virtuose parmi les autres ouvrages concertants du compositeur hongrois, il trouve ici des phrasés à la lisibilité lumineuse, d’une franche autorité, qui contrastent avec la battue plus discrète de Shani. Le chef israélien n’est pas un sanguin, tant s’en faut, et préfère une battue fluide et naturelle, qui laisse la primauté au soliste. Il y a bien quelques détails fouillés ici et là, en ralentissant ostensiblement les *tempi* (une constante de la soirée), mais sans volonté d’explorer les modernités en clair-obscur de cette musique audacieuse en son temps.

On retrouve précisément un même état d’esprit dans le premier *bis* interprété par Martha Argerich, qui expédie en une agilité vertigineuse les « *Traumes Wirren* » des *Fantasiestücke* de Schumann. Aucun mystère ni sentimentalisme ne vient non plus éclairer « *Le Jardin féerique* » de *Ma mère l’Oye* de Ravel, interprété à quatre mains avec la vélocité complice de Lahav Shani, un ancien élève de Daniel Barenboïm.

Préalablement à ce moment de bravoure, la création française de l’*Ouverture pour orchestre Con Spirito* (2024) de **Joey Roukens** (né en 1982) avait été donnée pour chauffer l’orchestre, en une *maestria* festive faisant honneur à son modèle avoué Leonard Bernstein. Le style coloré et chaloupé joue la carte d’une rythmique souvent effrénée, ponctuée par les nombreuses percussions, mais manque d’originalité pour convaincre sur la durée. On découvre pour l’occasion le nouveau dispositif acoustique mis en place par le Théâtre des Champs-Elysées depuis la rentrée, qui offre incontestablement un confort sonore plus détaillé pour chaque groupe d’instruments. Cette réussite devrait encore s’améliorer au fil de la saison, après la mise en œuvre des ajustements

encore nécessaires.

Après l'entracte, la *Neuvième Symphonie* (1893) de **Dvorák** résonne en des *tempi* assez sages, étoffés d'une mise en place redoutable de précision, notamment dans les transitions. On reste cependant sur sa faim face à cette interprétation d'un classicisme sans brillant, qui manque d'individualité dans les timbres, souvent trop neutres, du Philharmonique de Rotterdam. Seule exception, le beau *solo* du cor anglais dans le *Largo*, qui trouve une sorte d'évidence par son chant suave, et ce malgré quelques bruits extérieurs parasites (une porte qui claque bruyamment ou des toux irrépressibles dans le public). Le *Molto vivace* trouve ensuite Shani à son meilleur, en tournant ce mouvement vers l'allégresse primesautière d'un Brahms, en une rondeur d'interprétation qui lisse les angles pour mieux faire valoir la mélodie principale. On retrouve ce parti-pris dans le dernier mouvement, plus franc et direct aux cordes, malgré quelques ralentissements dans les passages lyriques, souvent explorés dans les *piani*. Une interprétation volontiers classique, à la mise en place quasi parfaite, mais trop prévisible. Dommage.

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 28 septembre 2024. ROUKENS : Con Spirito, BARTOK : Concerto pour piano n° 3, DVORAK : Symphonie n° 9. Martha Argerich (piano), Orchestre philharmonique de Rotterdam, Lahav Shani (direction musicale). Photo © Adriano Heitmann.